

MARC-ANTOINE BELDENT

UN HOMME
SANS
FEU

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

ADELIN FABIEN	MAUER ERIC
BELDENT ELISABETH	NICOLAS SANDRINE
BELDENT ROMAN	NOEL PATRICK
BELDENT SARA	PADOIS MARIE-JANE
BOUZY JEAN CHRISTOPHE	PLISSONNEAU LUC
BRICOUT MATTHIEU	RITTEMARD SYLVIE
COCQUEBERT SANDRINE	SANDER DAVID
COCQUEBERT THOMAS	SCHOSSELER CAPUCINE
COÏC ANNE FRANÇOISE	SCHOSSELER FLORENCE ET
COMBA JEANNINE	ERIC
DAVID KAREN	SCHOSSELER GRÉGOIRE
GALTIER MICHEL	SCHOSSELER MARIE
GARCIA JOSE	VERGNAT DELPHINE
GONTHIER VINCENT	

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531751

Dépôt légal : septembre 2026

À Jean-Yves Violeau

*Le mensonge, c'est formidable, c'est la porte ouverte vers
la liberté, celle qui vous permet de rêver.*

Chapitre 1

Jean-Christophe

L'alarme de mon téléphone sonne !

— OH PUTAIN !!!

Je me réveille en sursaut, je tousse, puis je regarde immédiatement l'heure : il est 7 h et nous sommes le jeudi 12 mars 2026.

Je comprends immédiatement que je sors d'un rêve totalement absurde et surprenant, l'une des caractéristiques majeures de ce fantasme d'ailleurs, qui m'a plongé dans une telle altération de la conscience que mon portable a dû sonner à plusieurs reprises sans que je m'en aperçoive pour essayer de me sortir de cette chimère. Il paraîtrait que le rêve de la nuit nous venge du désespoir des jours... Je ne me sens désespéré par rien pourtant, j'ai, il me semble, juste rêvé de mon activité professionnelle, d'un investissement personnel sans doute un peu trop fort, pour une situation marquante vécue dans la journée afin de sacraliser l'amour du travail bien fait. Mon inconscient a dû chercher à résoudre la nuit ce que mon conscient échoue à faire le jour, un point c'est tout. Bref, je méditerai là-dessus plus tard, car, pour l'instant, j'assimile également que je suis en retard pour prendre mon train en direction de Bordeaux à 7 h 45 en gare de Paris Montparnasse.

Heureusement, je n'habite pas loin, je n'ai que six stations de métro à avaler et mon sac est fait, à cette heure-ci, ça devrait aller vite, mais il n'y a pas de place pour la douche ni le café et encore moins pour la clope.

7 h 20. « **Porte d'Orléans** ». Les portes du métro se referment, la rame quitte la station en direction de la porte de Clignancourt. Comme prévu, il n'y a pas grand monde, mais le stress monte. Six fois une minute trente, ça fait neuf minutes pour arriver à Montparnasse, il sera donc tout au plus 7 h 30.

7 h 21. « **Alésia** ». Ensuite, il va me falloir courir dans cette satanée gare, puis sur le quai, pour prendre mon TGV. Évidemment, je suis voiture 20, en tête de convoi, donc et à tous les coups, ils vont avoir programmé une double rame et ils ne vont pas être en retard. Chaque rame faisant 250 mètres, j'ai donc 500 mètres en plus à parcourir pour ne pas manquer le départ.

7 h 23. « **Mouton-Duvernety** ». Le timing est bon. On y croit, je commence à me calmer, d'ailleurs, j'ai envie d'un café et de ma première cigarette.

7 h 25. « **Denfert-Rochereau** ». Je remarque une affiche publicitaire vantant le parfum de Christian Dior « Eau Sauvage », avec le bel Alain Delon en photo noir et blanc.

Par association d'idées, je repense à mon rêve, car je crois me souvenir que le comédien y était présent. Enfin, quand je dis « je repense », j'essaie de m'en souvenir surtout, mais je constate en même temps que je ne me souviens plus de grand-chose. C'est fou, un rêve, c'est vraiment le symbole de l'éphémérité dans toute sa splendeur, la voie royale vers l'inconscient.

Pour l'inconscient, les morts ne sont jamais morts, mais je ne pourrai cependant jamais expliquer cette utopie, car plus la journée va s'écouler et plus le rêve va s'évaporer pour finir par disparaître définitivement.

7 h 27. « **Raspail** ». À chaque fois, je me dis qu'il faudrait avoir un carnet de notes à portée de main pour le transcrire immédiatement. Et puis, à chaque fois, j'oublie de le faire et, à chaque fois, après l'arrivée d'un nouveau rêve, je le regrette, et la vie continue. J'ai beau essayer de faire travailler ma

mémoire, rien ne me revient. J'ai le vague souvenir d'un tournage dans une maison, il y avait un mec qui fumait beaucoup et qui n'avait pas de feu et puis ??? Et puis c'est tout. Rien de plus. Ça fait chier, car je crois que c'était assez surréaliste comme situation pourtant. Quoi d'autre ??? Il y avait Alain Delon, ça, c'est certain ! Il y avait Delon debout au bord d'une piscine ! Effectivement, cela me revient, il était debout au bord d'une piscine et je le poussais à l'eau... Mais alors, pourquoi avoir cette attitude sournoise tel un gamin espiègle ?

7 h 29. « **Vavin** ». En psychanalyse, on dit souvent que l'on fait du mal d'une manière inconsciente à celui que l'on désire. Dans ce cas précis, qu'en est-il exactement, puisque je ne désire pas les hommes de façon physique ? Certes, Delon me magnétisait, voire me fascinait comme tout un chacun. Il doit sans doute activer, de manière non admise, la case d'une sexualité inconnue, d'un côté féminin que tous les hommes possèdent sans en être totalement conscients.

7 h 31. « **Gare Montparnasse** ». J'y suis ! Je grimpe quatre à quatre les escaliers du métro pour débouler dans la grande salle des pas perdus. Il me reste 14 minutes avant le départ du train.

7 h 39. Après un sprint final de 500 mètres, j'arrive enfin devant la fameuse voiture 20, très essoufflé et en toussant comme un dératé, mais rassuré. Je monte dans la rame pour déposer mon sac, place 56, près d'une fenêtre, puis je redescends immédiatement fumer enfin ma première cigarette, la meilleure. Il me reste six minutes pour la déguster avant les 2 h 08 de sevrage.

J'aime profondément le train et l'ambiance des gares qui l'accompagne. Ce matin-là, l'atmosphère est très calme.

Le « ronron » ventilant la turbine de la motrice m'accompagne dans cet instant de détente avant notre départ. J'adore ce son, qui résonne en moi d'une façon rassurante, apaisante,

pratiquement puérile, tant l'univers ferroviaire a pu bercer mon enfance.

Je suis curieusement seul sur ce quai et une légère bruine s'abat sur la ville au moment où j'allume enfin ma Marlboro en écoutant attentivement la voix du haut-parleur annonçant le départ du TGV 5876, voie numéro une, à 7 h 45. Il est spécifié ensuite que ce train sera sans arrêt jusqu'à Bordeaux Saint-Jean, puis Arcachon, son terminus.

Soudain, sortant de nulle part, un homme de 45 ans me tapote sur l'épaule pour me demander du feu. Je lui donne mon briquet, il me remercie en me souriant et semble lui aussi apprécier sa cigarette, roulée quant à elle.

— C'est votre première ?

— Oh non. J'ai embauché à 6 h, je suis debout depuis 4 h 30.

— Ah... Ce n'est pas vous qui conduiriez le train par hasard ?

— Ah si, c'était moi, ce ne serait pas un hasard. Mais oui, effectivement, je suis le mécanicien de ce TGV.

L'émotion est à son comble et ma vie se rembobine d'un coup, d'un seul. Instantanément, je me revois avec mes yeux d'enfant, regardant des heures durant les trains passer sous les fenêtres de la maison de ma grand-mère à Juan-les-Pins. J'avais même assimilé le nom des différentes locomotives qui tiraient à l'époque ce que l'on appelait des chemins de fer. Ces hommes qui conduisaient des B.B, des C.C et autres draines électriques ou diesel, étaient de véritables héros. Ils ressemblaient tous à Jean Gabin, mais n'avaient pas l'air de bêtes humaines pour autant sortant d'un roman d'Émile Zola, bien au contraire. Et là, comme par miracle, j'en avais un, en vrai, devant moi. Je ne peux m'empêcher de faire preuve d'une certaine audace pour lui demander de m'aider à assumer une envie irréfrenable.

— Serait-il possible de faire le trajet avec vous ? Ce n'est pas pour frauder, j'ai mon billet. J'aimerais juste réaliser un rêve de gosse. Vous comprenez ?

Le cheminot ne me répond pas immédiatement. Il me regarde profondément en réfléchissant avant de se positionner.

— Le problème est qu'en ce moment, nous sommes en plan « Vigipirate », donc dans un dispositif permanent de vigilance... Ça vous ferait plaisir à ce point ?

— Vous ne pouvez même l'imaginer...

Le haut-parleur annonce le départ imminent du train et la sonnerie qui va avec se déclenche. Le mécanicien jette sa cigarette à terre.

— Allez chercher votre sac. On part dans 45 secondes !

Il est 7 h 43, passé de 35, 36, 37... secondes, à l'horloge digitale de la motrice du TGV 5876. Me voici assis dans la cabine sur l'unique siège passager, à côté du conducteur, du chauffeur, du pilote, du cheminot, du mécanicien, de l'agent SNCF... Bref, appelons-le comme on veut, peu importe, à côté de mon héros du jour, ça, c'est certain. Il y fait frais, presque froid.

— Je ne me suis pas présenté. Moi, c'est Jean-Christophe !

Oh putain ! Cet homme que je ne connais pas porte le même prénom que moi ! Je fais quoi ? C'est bien ma veine ça de me retrouver confronté à un tel dilemme, mais je n'ai pas le temps de méditer dessus, pas maintenant en tout cas, il faut que je me positionne rapidement.

— Alain !

— Alain ? Comme Alain Delon ?

— Oui, mais « de loin » alors.

La blague n'est pas récente, mais ça le fait néanmoins sourire.

— J'espère que vous avez pris vos précautions, Alain, parce qu'il n'y a pas de toilettes ici. Juste une bouteille en plastique, au cas où...

Sur le quai, l'imposant feu tricolore est au rouge, signifiant ainsi que la voie est fermée. Le moteur de la motrice a toujours ce même « ronron » électrique et la fraîcheur ambiante est bien installée dans la cabine. C'est l'air conditionné, qui est en marche, non pas pour le confort du chauffeur, mais pour refroidir la turbine que Jean-Christophe sollicitera le

moment venu. Jean-Christophe, Jean-Christophe... J'éprouve une certaine difficulté à l'appeler par son nom de baptême. C'est une coquetterie absurde, car c'est un prénom relativement courant, mais je me sens emprunté. Il va me falloir pourtant l'admettre et m'y habituer pour un temps. Au loin, le sifflet du chef de gare se fait entendre.

Il est précisément 7 h 45, passé de une, deux, trois secondes, le feu passe instantanément au vert, la voie est ouverte. Jean-Christophe actionne délicatement la manette qui fait monter la motrice en régime, en rythme avec la vitesse de ventilation de la climatisation qui augmente également. Le convoi démarre et le compteur de vitesse progresse.

— Il n'y a pas grand monde aujourd'hui. On est à moitié plein, note Jean-Christophe.

Je le regarde, stupéfait de sa remarque.

— Les jours de départ en vacances, je dois mettre deux fois plus de puissance au départ.

— ???

— Il y a deux rames couplées de 9 000 kW chacune avec 750 passagers au maximum dedans. Le poids moyen d'un être humain, en France, est de 80 kg. Donc, lorsque le train est complet, j'ai 60 tonnes de viande à déplacer en plus des 390 de la rame. Vous comprenez ?

Je comprends très bien ce qu'il m'explique, mais je prends surtout immédiatement conscience que j'ai affaire à un professionnel, visiblement un passionné de son métier.

Mon admiration pour lui commence à être proportionnelle à la vitesse croissante du train qui atteint déjà les 120 km/h à la sortie de Paris.

La vue panoramique, les rails rectilignes qui s'ouvrent devant moi à perte de vue et les poteaux supportant la caténaire qui fouettent l'air déplacé par la rame du train me donnent une sensation de vitesse vertigineuse. Nous roulons à pratiquement 300 km/h à l'entrée des tunnels de Massy-Palaiseau, la portion de voie qui jouxte l'autoroute A 10. Les voitures semblent se déplacer à la vitesse d'un escargot en comparaison. Jean-Christophe est silencieux, concentré sur son plan de route qu'il consulte régulièrement. Il a les deux